

peu près inutile, et les habitants ont à peine eu le temps de se réfugier dans la partie supérieure de la ville avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

La moitié de la ville est consumée, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que le feu a surtout sévi dans la partie principale des affaires.

Au-delà de 5,000 personnes se trouvent sans abri.

Voici encore un nouveau fait qui prouve une fois de plus en faveur de l'esprit de tolérance de certains Etats de l'Union.

La directrice du couvent des sœurs du Cap Girardeau a été arrêtée, le 11, par un officier radical de St. Louis, sous l'imputation de professer l'enseignement scolaire sans avoir préalablement prêté le serment d'allégeance et de repentir au gouvernement fédéral. La religieuse était traînée en prison par ce soldat, lorsque la foule indignée et menaçante a pris une telle attitude que l'officier a dû la rendre à la liberté pour éviter une émeute.

Quel contraste frappant n'offre pas sans cesse le fanatisme Yankee avec les sentiments qu'inspire le christianisme. Pendant qu'on persécute les prêtres et les religieuses aux Etats, deux religieuses, de Montréal, aussitôt qu'elles ont reçu la triste nouvelle de l'incendie qui vient de dévorer la moitié de la ville de Portland, sont volées aux secours des malheureuses victimes et surtout de leurs sœurs qui se trouvent là sans pain et sans abri.

Nous apprenons que l'évêque de cette ville infortunée vient d'informer les évêques du Canada que la moitié des catholiques se trouvent sans demeure, qu'ils ont perdu leurs églises, leurs presbytères, leurs couvents, leur écoles dans la conflagration. Le digne prélat se trouve lui-même sans cathédrale, sans résidence, et partage le sort de ses malheureuses ouailles. Sa Grandeur fait appel à la charité des catholiques du Canada. Nous espérons que sa voix sera entendue.

Enfin la guerre est commencée pour tout de bon en Europe. Les troupes prussiennes sont entrées dans les duchés et y ont déjà porté la mort et le carnage. Le gouvernement de Florence a aussi déclaré la guerre à l'Autriche, le 20 juin, et ses troupes sont déjà en partie rendues sur les confins de la Vénétie.

Ce sont donc la Prusse et l'Italie qui, les premières, ont mis l'arme au bras; c'est donc sur ces puissances que doit retomber toute la responsabilité des perturbations qui menacent l'Europe entière.

Pour tous ceux qui ont étudié la question qui se débat entre la Prusse, l'Italie d'un côté, et l'Autriche de l'autre, c'est le temps de dire avec un journal catholique français: "La guerre qui commence est insensée et impie." Tout le monde en Europe en est convaincu. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'y a pas en Europe une force d'opinion capable d'arrêter la furie du provocateur ou des provocateurs de cette lutte.

Partout le sens moral est mort, tout est livré à l'aventure; ce qui reste de sagesse se borne à calculer les bénéfices que chacun pourra retirer du désordre.

Il y a dans cette guerre quelque chose d'épouvantable. Il y a un travail préparatoire de bouleversement,

qui va de beaucoup au-delà des vues personnelles mêmes de M. Bismark.

Une chose très-évidente est d'avance acquise à l'observateur, c'est que les Etats, quelques soient les victorieux, sortiront de cette affreuse mêlée amoindris devant la révolution qui les menace et qui les ronge tous à la fois.

Quel triste spectacle que celui que donnent les souverains de l'Europe! Ils tirent l'épée les uns contre les autres, lorsqu'à leurs pieds s'agite un monstre contre lequel ils auraient besoin de toutes leurs forces réunies!

La guerre qui commence aura le singulier caractère de blesser la conscience de toute l'Europe et d'éclater néanmoins sans qu'aucune force de bon sens ait pu arrêter les insensés qui l'ont voulue.

C'est qu'il y a des temps où tout se fait contre les règles connues de la raison. Alors il ne faut croire qu'à ce qui est faux, et il n'y a de vraisemblable que ce qui est impossible.

Les nouvelles les plus déplorables nous viennent d'Italie. La loi Crispi est appliquée contre le clergé avec une sévérité inouïe. Il suffit qu'un évêque parle trop de Rome, qu'un prêtre ou qu'un moine ait des amis à Rome, vienne de Rome, parle d'y aller, en reçoive des lettres, ou passe pour peu dévoué au nouvel ordre de chose, pour que le comité de la ville qu'il habite, le mette hors de la loi et le fasse condamner au domicile forcé. Ce qui est certain, c'est que la moitié des 36 paroisses de Naples ont été violemment privées de leurs curés.

Les laïques ne sont pas épargnés. De riches propriétaires ont été molestés de toute manière, parce qu'ils ont des parents à Rome dans la compagnie de Jésus. Voilà un échantillon de la bonne volonté des régénérateurs de l'Italie.

Les riches sont déjà désignés à la férocité et à l'avidité des sectaires. Un journal rouge de Naples leur dit sans détours: "Donnez votre or, ô millionnaires stupides, si vous voulez sauver ce qui vous restera et votre propre vie le jour où l'étoile de l'Italie pâlerait dans la guerre qui commence."

Enfin les choses en sont rendues à un point que l'on entend crier de toute part; "Nous sommes sous la terreur."

La loi sur la suppression des ordres religieux a été votée à la chambre italienne presque à l'unanimité et avec un cynisme hideux. Des députés baillaient, d'autres riaient aux éclats, lorsque MM. Cantù et d'Onges-Reggio ont essayé d'intercéder en faveur des congrégations enseignantes et de charité.

Le St. Père est toujours calme et toujours plein de confiance en celui qui le fortifie, cependant il verse, tous les jours, des larmes amères sur les maux qui accablent l'Italie et sur l'aveuglement des souverains qui gouvernent l'Europe.